

SECONDE LETTRE

DE

GROS-JEAN A SON ÉVÊQUE

AU SUJET

DES

TABLES PARLANTES,

DES POSSESSIONS, DES SIBYLLES, DU MAGNÉTISME

ET AUTRES DIABLERIES.



PARIS.

CHEZ LEDOYEN, LIBRAIRE,

GALERIE D'ORLÉANS.

1855

MONSEIGNEUR,

Ai-je été assez heureux pour vous convertir et vous faire renoncer au diable ? Depuis la première lettre que j'ai pris la liberté de vous adresser, les expériences ont continué, non dans votre diocèse, mais dans ceux dont les chefs n'avaient point parlé, et, je dois en avertir Votre Grandeur, bien peu de personnes tiennent encore pour les esprits bons ou mauvais. Seriez-vous le dernier, Monseigneur, à reconnaître la vérité ? Ce n'est pas possible.

Suffisante, je crois, pour mettre sur le chemin de la réalité, l'explication sommaire que j'ai eu l'honneur de vous soumettre, réclame quelques développements. Peut-être même serait-il nécessaire, pour la rendre un peu complète, d'en élargir le cadre en y faisant entrer des phénomènes qui,

fort voisins par leur cause de celui des tables parlantes, viennent souvent s'y mêler.

Incitées par le monde extérieur, ou fécondant les matériaux déjà conquis, nos facultés intellectuelles forment en nous des idées et des pensées (1); la conscience ou sens intime nous en donne connaissance; notre volonté ou faculté de réagir sur nous-mêmes fournit en même temps à la conscience l'idée de notre *personnalité*, l'idée du *moi*. Reste à établir le lien. Par ce mouvement de la volonté sur l'intelligence, qu'on appelle l'attention, l'idée ou pensée est affirmée dans sa relation avec le *moi*, rapportée, unie à lui. Voilà ce qui se passe dans l'état ordinaire, normal. Assistée de la conscience et de l'idée de notre individualité, la volonté, debout au milieu des manifestations de l'intelligence et de la sensibilité, en ramène incessamment la mobile variété à la permanente unité du moi. Gouvernement interne et autonome de l'homme, elle en surveille, active, comprime et les facultés et les penchants, pour conduire l'être tout entier vers le but suprême de perfectionnement que Dieu a marqué à ses efforts.

Mais ce gouvernement et ces facultés formés dans une créature limitée, mais l'organisme qui leur sert d'instrument, composé d'élément finis,

(1) Voyez la première lettre, page 3 : Autre chose est..., etc.

ont besoin de prendre de temps en temps quelque repos. Qu'est-ce que le sommeil? si ce n'est la période pendant laquelle la volonté, les facultés intellectuelles et l'organisme, s'affaissant sur eux-mêmes, relâchant les liens qui les unissent, reparent en silence les forces épuisées par le travail du jour. Le sommeil est-il cependant un état absolu et toujours le même? Loin de là : comme la veille, il a sa diversité de situations psychologiques et physiques; ou plutôt, sommeil et veille ne constituent qu'une seule et même hiérarchie d'états qui, par modifications successives, d'une part descendent vers le sommeil parfait, immobilité et disjonction presque complète de la volonté, de l'intelligence et de l'organisme reposant côte à côte dans la nuit interne et profonde de l'âme,

Germanus lethi sopor,

et de l'autre s'élèvent vers l'état parfait de veille, tension suprême de la volonté, des facultés intellectuelles et de l'appareil physique dirigés vers un but ardemment poursuivi, chaque modification résultant du *degré différent d'activité* et du *rapport plus ou moins étroit* de la volonté, de l'intelligence et de l'organisme, doués chacun d'une certaine vie propre, quoique toutes ces existences aient leur source commune au fond de l'être, dans l'âme, n'hésitons pas à le dire.

Telle est la loi générale. Mais de l'unité première, *idéale* de l'être humain, sort tout d'abord l'antagonisme des sexes et des âges, et de ces premières oppositions fécondées par mille causes secondaires internes ou externes, dérive, avec le temps, cette inerrable variété d'individualités dans lesquelles s'épanouit, sans que celui-ci s'anéantisse ou s'efface, l'inépuisable richesse du type primitif.

Ces diversités infinies, seulement ces premières différences dans les volontés, les intelligences, les organismes, ne peuvent-elles pas, ne doivent-elles pas inévitablement amener des conditions particulières de veille et de sommeil, des mélanges plus ou moins étranges de l'un et l'autre état? C'est l'une de ces combinaisons qui donne naissance au phénomène des *Tables parlantes*.

La hiérarchie des divers degrés de la veille et du sommeil est formée, avons-nous dit, par le mouvement des trois termes : activité, — union de l'organisme et des facultés, — contrôle de la volonté; ces trois termes se suivant en général dans leurs variations, sans trop d'écart de l'une à l'autre. Nous avons déjà remarqué cependant (première lettre) que dans l'adolescence, et plus spécialement chez les jeunes filles, la vie organique, la sensibilité, l'intelligence, étant souvent fort actives, tandis que la volonté, encore peu développée, n'opère qu'avec peine sur elles la réaction

qu'elle est chargée d'exercer, celle-ci se trouve presque constamment vis-à-vis des autres facultés, même à l'état de veille, dans une situation analogue à celle du sommeil.

Eh bien! que dans la diversité d'organisations que fait apparaître le développement progressif du type humain primitif, il s'en rencontre qui présentent à un plus haut degré cette disproportion entre la faculté gubernatrice et celles qui lui doivent obéir, ou dans lesquelles, par une cause ou par une autre, la vie organique, la sensibilité, l'intelligence se surexcitent, s'exaltent, pendant que la volonté demeure en son état de faiblesse, de mollesse, d'intermittence, qu'y aura-t-il de plus naturel, de plus simple, de plus facile à concevoir que la rupture *momentanée, partielle* du lien hiérarchique? Le phénomène qui nous occupe n'est autre chose, en effet, que cette suspension plus ou moins complète, plus ou moins prolongée de l'action de la volonté sur l'organisme, sur la sensibilité, sur l'intelligence conservant toute leur activité, et les divers degrés de cette disjonction, comme les formes différentes qu'elle revêt, se succèdent fort naturellement les unes aux autres.

Nous ne parlerons pas de la plus élémentaire de toutes, la *Table tournante*, le fait même de son mouvement sans aucune intervention de la volonté étant à peu près impossible à prouver aux

incrédules; mais, en montant seulement un échelon, nous trouvons la *Table dansante*, qui déjà se présente avec des caractères plus faciles à constater.

Au lieu de commencer à faire entendre la musique au moment où la jeune fille s'assoit à la table, attendez que le meuble se soit ébranlé sous sa main; et vous avez deux phases distinctes: une première, de mouvements sans règle, une seconde, de mouvements concordants avec l'air que l'on joue. Or, voici ce qui arrive. Lorsque, dans le sommeil ordinaire, la volonté se replie sur elle-même, la vie organique s'est en même temps affaïssée, et le corps demeure dans le repos. Ici, au contraire, au moment où la scission s'opère entre la volonté et l'appareil physique, celui-ci conservant toute l'animation de l'état de veille, peut-être même poussé par la surexcitation de quelque partie du cerveau, communique à la table des impulsions qui n'étant plus conduites par la volonté la meuvent indistinctement en tous sens. Mais au milieu de ce désordre retentissent tout à coup les notes joyeuses de la valse ou de la polka: avidement recueillis par l'oreille de la jeune fille, les agréables sons réveillent instantanément en elle la faculté, principal élément du génie musical; celle-ci, en vertu des liens qui unissent les facultés, réagit sur l'organisme souffrant en quelque sorte de son agitation sans but: le mystère est accompli. Les frémissements désor-

mais réglés de l'appareil physique font exécuter au guéridon les mouvements cadencés de la valse ou de la polka. Tel est, nous croyons, tout le secret des *Tables dansantes*: c'est une scission entre la volonté et l'organisme suractif.

Mais le piano s'est tu pour laisser le champ à une plus haute expérience. L'assistance curieuse veut interroger et faire parler l'acajou miraculeux. La jeune fille entend la question comme elle entendait, il y a un instant, l'air bien aimé, et une réponse se formule dans son esprit où doit être préalablement déposée la connaissance du mode convenu pour traduire, au moyen des mouvements de la table, toutes les idées et pensées possibles: tels sont les premiers éléments du phénomène. Mais ici se présentent plusieurs états ou degrés différents du même état.

Premier degré. — Non-seulement la jeune fille a conscience de la réponse formée dans son esprit, mais elle la rapporte à ses propres facultés: c'est la situation psychologique ordinaire. Mais voici en quoi consiste l'anormalité, c'est que la réponse est exprimée par les mouvements du meuble sans intervention de la volonté libre et réfléchie, l'organisme livré à lui-même obéissant à la pensée et aux conventions admises par l'intelligence, comme il obéissait tout à l'heure à l'instinct musical. A ce premier degré, on le voit, la volonté,

le moi ne s'est séparé, comme dans la *Table dansante*, que de l'appareil physique qui se trouve seul dans une situation d'indépendance.

Second degré. — La volonté ayant commencé à faire scission avec l'intelligence, la jeune personne n'a qu'une demi-connaissance de la réponse qui est plus complète, plus étendue, ou même exprimée en d'autres termes; l'esprit, en un mot, est dans une situation semi-anormale. L'organisme, au contraire, opère dans les mêmes conditions que précédemment, dirigé par l'intelligence sans intervention de la volonté.

Troisième degré. — Il coïncide surtout, nous le verrons plus loin, avec l'*écriture* et la *parole involontaires*; mais il doit pouvoir s'observer aussi dans le phénomène de la *Table parlante*. La jeune fille sait la réponse qui se forme dans son intelligence, mais elle la connaît en elle comme si elle ne venait pas d'elle : l'attention la recueille, mais sans établir le lien entre cette pensée et le moi.

Quatrième degré. — La jeune fille n'a aucune connaissance *interne* de la réponse qui s'est formulée dans son intelligence, en dehors du moi; elle n'en est instruite qu'à mesure que les mouvements de la table l'expriment : la division intellectuelle est complète.

La pensée dissidente agrandit en même temps son domaine. Il n'est plus adressé de question à la

table, et c'est elle au contraire qui, spontanément, interroge l'une ou l'autre des personnes présentes, aborde tel ou tel sujet, se jette dans tel ou tel ordre d'idées : souvenirs lointains réveillés sans que la jeune fille en ait conscience, inventions romanesques, fantaisies sentimentales, divagations, tout ce que peuvent produire l'intelligence et l'imagination abandonnées à elles-mêmes, tout ce qui se joue dans nos rêves, avec cette différence que nous assistons à nos rêves ordinaires, et que ceux-là; quoique également formés en nous, ne nous sont parfois révélés qu'au moment où ils le sont à tout le monde.

Tel est, en premier aperçu psychologique, le phénomène de la *Table parlante*. Mais descendons plus avant, et voyons si la structure admirable du cerveau, instrument de toutes les fonctions de l'âme, ne se prête pas de la plus heureuse façon à la production des faits singuliers que nous cherchons à expliquer.

Comme l'âme, une en sa substance, multiple en ses aptitudes, ramène sans cesse à l'unité du moi, par l'action de la volonté et conformément aux relations logiques des facultés, la variété des phénomènes dans lesquels éclate leur diversité, la masse encéphalique présente l'image de l'unité s'épanouissant en variété pour revenir à l'unité, et par le double système des nerfs sensitifs et des

nerfs moteurs, et par les divers rapports déjà connus... ou encore à découvrir, qui rattachent les unes aux autres les nombreuses divisions de la matière cérébrale (1). Telle est l'âme, tel est le cerveau. Si, partant de cette juste donnée, les phrénologues définissent en général assez malheureusement nos différentes facultés, la classification qu'ils en donnent et la place *symbolique* par eux attribuée à chacune d'elles, doit cependant se rapprocher beaucoup de la vérité, et la volonté, par exemple, qu'ils établissent au centre et au sommet, siège très-probablement de ce côté, ayant près d'elle son premier auxiliaire, la conscience.

Une idée se forme-t-elle dans l'âme avec ébranlement de la portion du cerveau affectée à la production de ce genre d'idées, la vibration transmise à l'organe de la conscience avertit cette faculté, qui prévient à son tour la volonté. C'est à ce moment que doit se développer le phénomène qui, sous le nom d'attention, détermine si l'idée passera entièrement inaperçue, en dehors du moi, ou si elle sera connue et rapportée au moi, ou connue sans lui être rapportée. Le degré de réaction en décidera. Dans l'état ordinaire et normal,

(1) La diversité de composition et de texture des différents éléments de la masse encéphalique doit avoir en partie pour but des oppositions et des accords électriques correspondant à l'opposition et à l'accord des phénomènes psychiques.

la volonté se tourne vers l'idée avec toute l'intensité nécessaire et pour en recueillir la connaissance, et pour la réunir à cet ensemble d'idées, de sentiments, de souvenirs antérieurs, qui constitue la persistance du moi. Dans ce cas, acceptée, affirmée, l'idée nouvelle vient enrichir la personnalité et prendre place dans la véritable existence de l'individu, dans cette existence qui embrasse, avec tout le système des facultés, le passé, le présent et l'avenir. L'idée n'est au contraire que connue du moi, sans lui être rapportée, si la volonté n'a réagi sur l'organe de la conscience que dans la mesure, et n'a porté sur lui que la somme de vitalité nouvelle nécessaire pour recueillir la connaissance de l'idée, sans en opérer la réunion au moi. Elle demeure, sans être même connue du moi, dans l'organe où la faculté spéciale l'a produite, si la volonté repliée sur elle-même n'a pas même envoyé à l'organe de la conscience l'afflux vital indispensable pour y faire arriver la connaissance de l'idée. Ces trois conditions différentes : inappercption absolue de l'idée, appercption sans assimilation au moi, appercption et assimilation peuvent donc être physiologiquement ramenées à l'émission et au renvoi par la volonté d'une quantité suffisante ou non de fluide vital, d'afflux nerveux.

Maintenant, comment l'organisme obéit-il à l'i-

dée sans intervention de la volonté? La vie instinctive, animale, se compose de sensations, d'indications intellectuelles et d'actes qui s'enchaînent au-dessous de la volonté libre, de l'attention, du moi, ces sensations et indications donnant l'éveil, en vertu de l'ordre établi par le Créateur, à la portion non libre de la volonté, de la faculté de réaction, qui détermine à son tour les mouvements de l'appareil physique. Les idées que la volonté libre n'adopte pas pour les faire entrer dans le domaine de la vie supérieure, restent, retombent de droit dans celui de la vie inférieure, et, comme aux indications intellectuelles, la partie non libre de la volonté leur sert d'intermédiaire pour faire obéir les diverses parties de l'appareil physique dont le concours est nécessaire à leurs manifestations extérieures.

Ainsi, rien d'irrégulier. De même que la table ne fait que céder, conformément aux lois ordinaires, aux impulsions que lui imprime la main, celle-ci est dirigée par les filets nerveux de la motilité qui reçoivent leur ébranlement de leur centre habituel, seulement de la partie non libre, comme dans la vie instinctive, et non de la partie supérieure, comme dans la vie de liberté et de responsabilité. Les idées acceptées par l'attention forment la vie intellectuelle ordinaire qui ne s'arrête pas; celles qui ne sont pas adoptées, qui ne sont pas

même aperçues, composent cette seconde et mystérieuse existence qui se dessine au milieu de l'autre, et se traduit au dehors par les dociles mouvements de l'organisme.

Les théories vraies se prouvent par leur applications : tentons cette épreuve.

Obligée de se lever et de retomber pour chaque lettre, la table offre un moyen d'expression bien lent, si on le compare à l'écriture. Pourquoi la portion émancipée de l'intelligence n'aurait-elle pas recours à ce mode supérieur, puisque la main de l'homme est à ses ordres? C'est ce qu'elle ne tarde pas à faire. De la *Table parlante*, son premier bégaiement, elle passe bientôt à l'*écriture involontaire*. Tout à fait secondaire, ce changement ne modifie en rien le fait interne et fondamental. Que la main agite la table conformément au système convenu, ou qu'elle conduise la plume, c'est toujours l'appareil physique obéissant à l'esprit sans immixtion de la *volonté libre*. Mais désormais servie par un instrument plus approprié au rapide mouvement des idées, l'imagination séparée du moi se donne pleine et entière carrière. Avec la table déjà, il n'y avait pas une de nos jeunes magiciennes qui ne pût évoquer un grand nombre d'esprits ayant chacun leur nom, leur caractère, leur histoire. Le rêve, en d'autres termes, pouvait déjà se diviser en une multitude de fantasti-

ques individualités puisant, pour se constituer, dans toutes les facultés intellectuelles et morales de la personne, dans ses sentiments comme dans ses idées, revêtant des natures et des rôles différents, imitant la réalité avec un art fait pour imposer à qui s'arrêtait aux apparences. Ces mystérieux visiteurs ne manifestaient toutefois leurs pensées que par laconiques réponses, par très-courtes phrases. Grâce à la facilité d'expression que présente l'écriture, au lieu de phrases ce sont des pages, des compositions complètes, des nouvelles, de petits romans dictés par toutes les célébrités de l'histoire, lorsque l'intelligence, l'imagination, l'instruction de la jeune fille fournissent d'abondants et riches matériaux au fractionnement du rêve, à sa puissance de création et de mise en scène. Comme le poète tragique ou comique fait apparaître devant le spectateur, avec leurs sentiments, leurs mœurs, leurs costumes, les personnages de tous les pays et de tous les siècles, ou ceux auxquels son génie a prêté l'existence, ainsi nos gentilles fées font arriver et mettent à l'œuvre, à leur gré, ou des personnages purement fictifs, ou les rois, les reines, les écrivains les plus illustres du passé. Mais tandis que l'auteur dramatique ne saurait oublier un instant que lui seul parle en réalité par la bouche de ses héros et de ses héroïnes, ici l'auteur va souvent jusqu'à s'ignorer lui-

même : héros et héroïnes non-seulement historiques, mais de pure invention, se prétendent véritablement présents et vivants, et bien des auditeurs croient à cette présence, comme l'auteur leur en donne l'exemple.

La scission intellectuelle et l'inconscience peuvent-elles cependant persister complètes et entières tout le temps que s'écrivent des œuvres d'une certaine étendue, ou la jeune fille passe-t-elle tour à tour par les divers états que nous avons distingués tout à l'heure?

A supposer au début les conditions internes d'une division absolue, de telle sorte que les idées ne soient connues de celle qui tient la plume qu'au fur et à mesure que les mots apparaissent sur le papier, le mot déjà tracé faisant souvent deviner celui qui va suivre, la jeune fille devient, sans le vouloir, au moins la collaboratrice de la seconde personne qui s'est formée en elle. M^{lle} de N. exprime parfaitement la situation physique et psychologique où elle se trouve, pendant que sa main trace les pensées de l'imaginaire comtesse de Richemont : « C'est la comtesse qui écrit, mais nous pensons ensemble. » M^{lle} de N. ne peut cependant écrire ainsi que deux ou trois pages de suite, la dualité cessant lorsqu'elle a fourni cette tâche, et l'œuvre du jour ne se lie à celle de la veille et du lendemain que par le fond général

d'idées sur lequel s'est constitué le personnage fictif. Encore plus jeune que M^{lle} de N., et n'ayant pas arrêté en elle le développement du phénomène par la réflexion et l'analyse, M^{lle} de X. poursuit, en servant de secrétaire à Marguerite de Valois, une nouvelle à laquelle elle assure ne plus penser une fois rentrée dans l'état ordinaire; et nous l'avons vue reprenant avec la célèbre et charmante reine le roman au point où il avait été laissé la veille, y ajouter dix nouvelles lignes, non-seulement *sans regarder le papier*, mais en *nous écoutant et nous répondant*. Le mouvement très-rapide de la main, sur laquelle étaient fixés nos yeux, ne s'est pas un instant ralenti. Nous défions qui que ce soit, excepté peut-être César ressuscité, de reproduire dans l'état intellectuel ordinaire et dans ces conditions de distraction, non pas dix, mais cinq, mais deux lignes seulement les mieux apprises à l'avance. Au moins, durant cette expérience que nous avons arrêtée par discrétion, la dualité a-t-elle été chez M^{lle} de X. aussi complète qu'il est possible de l'imaginer.

Dans le phénomène de la *Table parlante*, l'agitation de la main apparaît comme le premier symptôme de la division psychique. Pour se livrer à leurs opérations magiques, M^{lle} de N. et de X. doivent débiter par poser leurs mains sur la table, et c'est seulement lorsque le meuble com-

mence à remuer, qu'elles peuvent, s'armant de la plume, évoquer telle ou telle illustration. La célébrité choisie répond immédiatement à l'appel, et aussi longtemps que les doigts courent sur le papier, les vibrations d'un frémissement légèrement convulsif se distinguent très-facilement des mouvements nécessaires pour diriger la plume. L'état nerveux constaté dans la manifestation la plus élémentaire du phénomène, la *Table tournante* ou *dansante*, doit nécessairement se montrer de même dans ses formes les plus hautes. Mais la surexcitation ne s'arrête pas à cette expression purement physique; à l'agitation de l'organisme se joint souvent, même dans le phénomène de la *Table parlante*, plus fréquemment dans celui de l'*écriture involontaire*, une suractivité quelquefois fort extraordinaire des facultés instinctives et intellectuelles. Les tables, dont on a un peu poussé l'éducation, exécutent des mimiques impossibles à reproduire dans l'état psychique ordinaire, et dont la justesse, la délicatesse d'expression, ne peuvent s'expliquer que par un développement anormal des instincts qui président aux mouvements pour les transformer en langage. Les mêmes tables sont aussi preuve, par moments, d'une portée d'intelligence et d'une vivacité de saillies qui étonnent, même sous la main de jeunes personnes dont on connaît l'heureuse organisation. Bien que dotées de fort

brillantes facultés, M^{lle} de N. et de X. n'improvisent pas seules avec autant de bonheur qu'assistées de Marguerite de Valois, de Marie-Stuart ou de Jane Gray, et grand nombre de jeunes personnes présentent la même particularité. Tout Paris connaît les jugements portés par M^{lle} ... sur divers hommes politiques du temps. Une certaine suractivité de l'intelligence, au moins de quelques facultés, peut donc être considérée comme le constant accompagnement du divorce entre l'esprit et la volonté.

L'agitation nerveuse et cette suractivité ne forment évidemment qu'un seul et même fait, produit par la surexcitation d'une partie du cerveau; mais cette surexcitation, d'où vient-elle? Est-elle la conséquence ou la cause du dédoublement de l'âme? La volonté libre cessant de centraliser, de distribuer, de gouverner à son gré toute la vitalité dont il lui est donné de disposer, est-ce le mouvement de cette vitalité se portant du centre à la périphérie, descendant des régions de l'existence supérieure à celles de l'existence inférieure, qui en accroît à ce point la puissance et l'énergie? La séparation résulte-t-elle au contraire de ce transport amené par une cause inconnue, et donnant à la faculté pensante une exaltation qui la soustrait au contrôle de l'attention incapable d'embrasser et de suivre deux ordres d'idées à la fois? Ou bien

encore la disjonction psychique et la surexcitation sont-elles tour à tour, et suivant les cas, effet et cause l'une de l'autre? Quoiqu'il doive être décidé par une étude plus approfondie, elles marchent toujours ensemble, et l'accroissement d'intelligence produit par la dernière a beaucoup contribué, sans aucun doute, à la fausse interprétation qu'a tout d'abord reçue la première.

La plume va plus vite que la table, mais autrement rapide est la parole. Que faut-il pour que la plume soit remplacée à son tour? Que l'impulsion soit communiquée aux nerfs hypogastriques au lieu de l'être à ceux qui font mouvoir le bras et la main: soit opéré ce simple changement, et nous avons la sibylle de l'antiquité, la pythonisse de Delphes ou d'Endor. Si la substitution de la plume à la table permet déjà au phénomène de prendre un beaucoup plus large développement, en possession maintenant d'un moyen d'expression aussi prompt que la pensée, l'intelligence surexcitée peut se livrer sans entrave à tous ses élans, à tous ses transports, exaltée encore par le véhicule même qu'elle a conquis. Cent ouvertures portent à la foule attentive les paroles qui retentissent au fond de l'ancre de Cumes, et, du haut de son trépied, la pythie frémissante jette aux peuples et aux rois ses arrêts, ses prophéties, ses dithyrambes enflammés,